



Revue de Nouvelle Acropole n° 322 - Octobre 2020

SOMMAIRE



- **ÉDITORIAL** : Nos conditions de vie dépendent des autres
- **ACTUALITÉS** : Faut-il avoir peur du COVID-19 ?
- **PHILOSOPHIE À VIVRE** : Face à la crise, deux attitudes
- **ÉDUCATION** : La fête de l'automne
- **PHILOSOPHIE** : Et si l'avenir développait l'imagination ?
- **PHILOSOPHIE** : Réponse à Luc Ferry : la folie du spinozisme
- **HOMMAGE À** : Geneviève de Paris, Dame de paris, Dame de France
- **SCIENCES** : Découverte d'un nouveau site maya
- **À LIRE**
- **À VOIR ET À ÉCOUTER**

Éditorial

Nos conditions de vie dépendent des autres

par Fernand SCHWARZ

Président de la Fédération Des Nouvelle Acropole

L'historien de la santé Patrick Zylberman constate que l'épidémie du COVID-19 révèle de fortes disparités dans la gestion de la crise, bien qu'aucun pays n'ait trouvé la solution : « Notre illusion, c'est l'idée qu'il pourrait y avoir une gouvernance parfaite de ce genre de phénomène... Oui la gestion du risque c'est un phénomène tragique » (1). Et tous les gouvernements ont commis des erreurs.



Au-delà du bien-fondé ou non des mesures proposées, face à une situation d'incertitude et de complexité qui se prolonge, le plus important est d'obtenir la confiance de la population. Des scientifiques et des universitaires français de toutes disciplines disent : « nous ne voulons plus être gouvernés par et dans la peur. La société française est actuellement en tension, beaucoup de citoyens s'affolent ou au contraire se moquent des consignes [décidant parfois de contourner les consignes préconisées] et nombre de décideurs paniquent. Il est temps de changer de cap... cette crise doit nous unir et nous responsabiliser, pas nous diviser et nous soumettre » (2).

Le port du masque serait-il un acte de soumission ?

Pourquoi faudrait-il accepter certaines contraintes que la société ou les circonstances nous imposent ? Ce type de questionnement d'ordre normatif est l'un des plus difficiles à résoudre en termes de philosophie morale, nous explique Melissa Fox-Muraton, professeur de philosophie (3). Le problème est que les arguments moraux font également appel à l'autorité et que les règles imposées peuvent impliquer la pratique de la soumission. Aujourd'hui, comment faire accepter certaines normes ou règles, si elles vont à l'encontre de l'intérêt individuel ? Si la cause ne paraît pas juste, l'acceptation sera très difficile.

Comme le rappelle Melissa Fox-Muraton, la vraie question est de savoir si la vie vaut la peine d'être sauvegardée. La lutte pour la préservation de la vie est-elle un combat que la société doit mener ou non ? Si dans les discussions d'ordre moral, on n'arrive pas à se mettre d'accord sur une cause commune, il est inutile de parler de mesure à défendre. C'est seulement en reconnaissant que l'acceptation d'une norme constitue un sacrifice individuel, que l'on peut argumenter sur la justification qu'un individu donnera à un tel sacrifice. Tenir un discours qui induit « tu n'es pas qualifié pour juger par et pour toi-même » est dangereux. Le poids symbolique d'un tel affront est puissant et les réactions individuelles et collectives ne se font pas attendre, notamment dans des pays où les cultures mettent l'accent sur la raison et l'autonomie des individus.

Dans ce que nous sommes en train de vivre, la difficulté est de comprendre qu'on ne risque pas uniquement de se mettre en danger soi-même, mais que l'autre peut tomber malade et mourir, et peut également perdre des proches. Nos actions ont des conséquences sur les autres. Cette partie du débat n'est pas claire aujourd'hui.

Jusqu'à maintenant, « autrui » est absent de la réflexion morale. Bien sûr, on nous demande de nous protéger et ceci nous concerne individuellement. « Protégez vos proches » implique de s'intéresser à sa propre communauté. Mais qui est autrui ? Ce sont tous les autres qui ne sont pas nos proches, qui sont totalement absents de notre imaginaire et qu'il est temps d'intégrer. L'autre est notre miroir, celui qui nous renvoie à nous-mêmes. Prendre soin d'autrui est un devoir d'humanité qui s'accomplit avec le cœur et ne peut pas se vivre comme une contrainte.

(1) Extrait de l'article paru dans le quotidien *Le Monde* du 29 septembre 2020, *Covid : tous les gouvernements ont commis des erreurs*. Propos recueillis par Delphine Roucaut

https://www.lemonde.fr/planete/article/2020/09/28/pandemie-de-covid-19-tous-les-gouvernements-ont-commis-des-erreurs_6053898_3244.html

(2) Extrait de l'article paru dans le quotidien *Le Parisien* du 10 septembre 2020, *Covid-19 : nous ne voulons plus être gouvernés par la peur, la tribune de chercheurs et de médecins* par Bernard Dugué

(3) Extrait de l'article *Pourquoi faut-il se soucier d'autrui ?* de Melissa Fox-Muraton paru dans *The conversation*, le 24 septembre 2020

Actualités

Faut-il avoir peur du COVID-19 ?

par Isabelle OHMANN

« Que vos choix soient le reflet de vos espoirs et non de vos peurs » Nelson Mandela

Depuis plusieurs mois, les mesures gouvernementales, les conseils sanitaires et les informations des médias égrènent les dangers et les menaces représentés par le nouveau coronavirus COVID-19, au point de prendre des mesures inédites dans notre pays ainsi que dans de nombreux pays dans le monde.



Jour après jour la liste des cas dépistés, du nombre de morts ou du nombre d'hospitalisations, nourrit un état anxigène, amplifié par des mesures au fort pouvoir symbolique : distanciation physique, port du masque, réduction de la convivialité et des rapports sociaux.

Cependant, malgré le nombre de morts du COVID-19 déploré en France, les chiffres de la mortalité générale du début 2020 sont inférieurs à ceux des deux années précédentes (1).

De nombreuses voix s'élèvent donc pour dénoncer des mesures disproportionnées et un gouvernement par la menace et la peur.

Le gouvernement de la peur



Une tribune collective de 35 scientifiques, universitaires et professionnels de santé, récemment publiée dans le Parisien (2) proclame : « Nous ne voulons plus être gouvernés par la peur ». Elle dénonce « une communication anxigène » de la part des politiques et des médias qui entraîne une perte de confiance des citoyens.

La peur, nous le savons, est un système d'alerte qui a pour but de nous prémunir contre le danger. Aristote nous dit déjà que la peur provient d'un danger qui s'approche de nous et nous talonne de près : on en sent le frisson. Elle permet de mobiliser nos ressources pour affronter une menace ressentie et nous en protéger. Mais la peur, comme la colère, est, dit-on, une mauvaise conseillère. Il ne s'agit pas en effet d'être gouvernés par elles, comme par aucune autre émotion, car celles-ci nous amènent à des prises de décisions impulsives et non raisonnées. Dans la colère, les mots dépassent notre pensée, dans la peur, nous pouvons être paralysés et empêchés d'agir, etc.

Être gouverné par la peur, c'est donc être soumis à une subjectivité déformante qui nous amène à perdre notre discernement. Mais l'absence de peur pourrait-elle à l'inverse conduire à une perte de vigilance ? Et donc à une plus grande vulnérabilité au danger ?

Faut-il apprendre à avoir peur ?

Au niveau collectif, le gouvernement de la peur est une posture défendue par un philosophe comme Hans Jonas (3), posture connue comme « heuristique de la peur ».

Tiré du grec, le mot heuristique exprime la notion d'une « règle approximative » ayant recours à l'imagination comme moyen d'anticiper un mal futur. C'est en exhibant la menace qu'il serait possible d'en réchapper. L'heuristique de la peur dépeint donc un malheur à venir pour mobiliser la responsabilité individuelle ou collective. Appliquée à l'humanité et aux dangers qui la guettent, comme ceux nucléaires ou technologiques, elle mobilise, selon Jonas, le devoir éthique de la responsabilité.

L'heuristique a donc pour but d'éveiller notre conscience autour d'un sujet qui ne nous fait pas forcément peur et ne nous touche pas immédiatement : contrairement à la définition d'Aristote, nous ne sentons pas le frisson de la peur. Il s'agit en quelque sorte d'un catastrophisme éclairé, qui prône une forme d'utilisation rationnelle de la peur. Telle est la mission que Jonas assigne à la philosophie.



Court terme ou moyen terme ?

Il est difficile pour l'être moderne de ne pas céder aux sirènes du court terme et d'abandonner l'immédiat pour le long terme. C'est que, comme l'explique Platon, à l'intérieur de nous, le principe de plaisir s'oppose à celui de la raison. Gouvernés par nos instincts nous avons tendance à refuser la contrainte et le déplaisir, y compris pour un bienfait à moyen ou long terme.

C'est aussi la logique collective qui prévaut. Les interminables tergiversations autour des mesures à prendre face aux enjeux climatiques le prouvent suffisamment. Le poids de conflits d'intérêts politiques ou économiques entrave la prise de décision privilégiant les affaires d'aujourd'hui au détriment des générations futures. On gère le présent par le présent.

Prudence et confiance

Sur le plan philosophique, l'heuristique se rapproche de la prudence, vertu majeure prônée par les Anciens. Allégoriquement, la prudence fut souvent représentée comme une femme tenant un miroir à deux faces, une qui regarde le passé et l'autre qui anticipe le futur, un serpent enroulé autour de son poignet, symbolisant la sagesse. La prudence prévoit ainsi le futur, qu'il soit bon ou mauvais, et y répond en tirant le meilleur parti de l'expérience passée.



Alors que l'impulsion émotionnelle de la peur conduit à des actions précipitées, sans en mesurer les conséquences, la prudence ne consiste pas à réduire les actions pour fuir ou se protéger, mais à y réfléchir à la lumière de l'expérience, pour assumer avec responsabilité ce qui nous incombe.

La prudence est pour les Anciens l'art de la juste mesure ancré dans la tempérance. On l'appelait *phronêsis*, la petite sagesse, condition de *sophia*, la sagesse théorique.

Pour Aristote (4) la *phronêsis* ou prudence invite à la « considération du bien et du mal pour soi-même et les autres dans le monde pratique ». Il ne peut donc y avoir de *phronêsis* sans visée du bien et « c'est ce qui la distingue de la pure habileté que les prudents possèdent en commun

avec les fourbes. »

Accepter les règles de prudence implique donc la confiance : confiance que ces règles sont fondées dans la recherche et la connaissance du bien pour soi-même et les autres ; confiance dans le savoir-faire pratique pour l'atteindre. Comme le dit Marc Hunyadi, la confiance « n'est donc pas simplement un rapport au risque,... mais bien un rapport au monde. » (5)

La crise du COVID-19 a mis notre confiance à l'épreuve. Saurons-nous la retrouver pour échapper au gouvernement de la peur et affronter avec sérénité et responsabilité les événements qui s'annoncent ?

(1) source INSEE

(2) Article paru le quotidien *Le Parisien*, le vendredi 11 septembre 2020

<https://www.leparisien.fr/societe/covid-19-nous-ne-voulons-plus-etre-gouvernes-par-la-peur-la-tribune-de-chercheurs-et-de-medecins-10-09-2020-8382387.php>

(3) Auteur de *Le principe de responsabilité : Une éthique pour la civilisation technologique*, Éditions Flammarion, 2013, 270 pages

(4) Auteur de *Éthique à Nicomaque*, Éditions Flammarion, 2004, 560 pages

(5) Article paru dans *Philosophie magazine*

<https://www.philomag.com/articles/mark-hunyadi-la-confiance-est-le-lien-social-le-plus-elementaire>

À lire

Philosophie magazine : dossier *Comment avoir confiance*

<https://www.philomag.com/dossiers/comment-avoir-confiance>

En cette rentrée menacée par une seconde vague de la pandémie, alors que la distanciation physique persiste et qu'une crise économique guette, nous avons décidé de nous poser la question de la confiance. Celle que nous éprouvons envers les décideurs politiques et économiques, envers les médecins et les scientifiques, mais surtout envers nos collègues et nos proches. Donner sa confiance, est-ce se mettre soi-même en danger ou, au contraire, s'offrir la possibilité de vivre une relation plus sereine avec le monde ?

Philosophie à vivre

Face à la crise, deux attitudes

par Délia STEINBERG GUZMAN

Le vieux concept des Grecs classiques concernant la crise est aujourd'hui plus actuel que jamais. De toute évidence, que cela nous plaise ou non, nous sommes en crise et cela signifie que nous sommes dans un moment de changements, au sommet où l'angle présente un double versant.



Dans les moments de crise, c'est-à-dire de changements, toutes choses se présentent habituellement instables ; l'insécurité et le doute sont à l'ordre du jour et personne ne veut risquer de grandes entreprises parce on ne sait jamais ce qui se passera le lendemain.

Ce sont ces instants de crise qui sont les plus propices pour que les hommes s'affrontent sans trêve. S'affrontent ceux qui sont d'un côté et de l'autre du changement : ceux qui regardent vers ce qu'on laisse derrière et ceux qui rêvent de ce qui viendra à l'avenir. Chacun a de bonnes raisons à revendre pour défendre sa position ; et chacun la défend avec les méthodes propres à la crise : violence et incompréhension.

Face à la crise, deux attitudes



Ceux qui ont le regard tourné vers le passé avec nostalgie sont appelés avec mépris « immobilistes ». On les critique durement de ne pas se lancer à fond dans l'aventure de ce qui est à venir. Mais eux ne se sentent pas immobiles, ils essaient simplement de ne pas perdre ce qui a été vécu jusque-là et de recueillir des expériences utiles. Ils essaient d'amasser souvenirs et connaissances comme celui qui rassemble des richesses pour pouvoir vivre demain.

Ceux qui ne regardent que vers le futur – qu'ils ne connaissent évidemment pas encore – sont appelés avec mépris « révolutionnaires ». Pour eux, rien de ce qui a été vécu

ne sert plus, ne reste que le changement constant, la rupture totale avec tout l'ancien et l'adoration de ce qui, étant nouveau, est supposé meilleur. Cependant, eux ne se sentent pas révolutionnaires dans le sens destructif du terme, mais ils ont constaté qu'aucune des solutions proposées jusque-là n'a apporté à l'humanité le bonheur tant présumé. Par conséquent, il convient de penser que la solution réside dans quelque chose de différent de ce qui est connu à ce jour et que, de ce fait, toutes les formules usées doivent être rejetées comme inutilisables.

Dans la crise, dans le changement, à la charnière de l'Histoire, il est difficile de voir avec clarté. Ceux qui sont d'un côté comme de l'autre des choses sont aliénés dans leur propre vision et ne peuvent en rien apporter une solution harmonieuse.

Dans la crise, les philosophes que nous sommes proposons de garder – et l'exemple est valable – la figure géométrique de l'angle, avec ses deux côtés dans des directions différentes, mais unis en un sommet pour avoir un sens.

- Dans le passé existent, sans aucun doute, des éléments usés et impropres, vérifiés dans l'échec et invalides du fait de leur inutilité ; mais dans le passé s'accumule aussi la riche expérience qui permet de renouveler les succès et d'éviter les échecs.

- Dans le futur sont conçues, sans laisser place aux doutes, les gloires à venir et nous ne pouvons les ignorer, car nous avançons tous vers elles ; mais ne pas accepter sans plus que tout ce qui viendra soit mieux du seul fait d'être différent.

S'il est bien certain que nous sommes en crise, elle ne peut être éternelle. Le changement est rénovation : construire sur l'assise de vieilles et puissantes colonnes du passé, les beaux chapiteaux du travail actuel. Ce n'est qu'ainsi que nous érigerons l'édifice de l'Histoire.

Extrait de *El Heroe cotidiano* de Délia Steinberg Guzman (page 15) et traduit de l'espagnol par M.F. Touret



Devant l'effondrement

Collapsologie – Le compte à rebours a commencé

par Yves COCHER

Éditions Les Liens qui Libèrent, 2019, 254 pages, 18,50 €

Précurseur de la collapsologie, l'auteur s'interroge sur la possibilité d'un effondrement d'ici quelques années (des années 2020 jusqu'en 2050), comme d'autres auteurs internationaux qui depuis quelques années tentent d'alerter l'opinion publique. Il décrit d'abord les origines, les causes, les prémisses de l'effondrement, les étapes de l'effondrement et sur ce qui se passera après en matière de liens sociaux, de regroupements humains. On s'aperçoit ainsi que beaucoup d'entre nous ignorent cette perspective et comme le dit l'auteur en sous-titre de son livre : le compte à rebours a commencé.

Éducation

La fête de l'automne

par Marie-Françoise TOURET

L'équinoxe d'automne, symétrique de celui du printemps, correspond à un des deux moments de l'année où le jour a une durée égale à celle de la nuit. À partir de là, le jour ira diminuant jusqu'au solstice d'hiver.



L'automne, lié à l'élément Terre, est l'époque des vendanges, celui où les feuillages vont se parer de couleurs éclatantes, comme pour célébrer la lumière alors qu'elle se prépare à décliner, l'époque de la chute des feuilles, des labours et des semailles, de l'enfouissement des graines sous la terre où elles mourront et deviendront racines pour renaître et sortir de terre au printemps suivant.

C'est aussi l'époque de la saint-Michel (le 29 septembre), associé au mythe du combat contre le dragon, symbole du nécessaire affrontement avec nos dragons intérieurs et l'adversité extérieure, auquel nous invite l'incarnation (1).

Voici quelques sources d'inspiration pour élaborer une fête de l'automne à l'intention des plus jeunes, enfants ou adolescents. Sachant que le cœur de cette célébration, le plus significatif pour eux, est la plantation d'une ou plusieurs graines, recueillies si possible dans la nature, campagne, forêt, jardin... que chacun va solennellement planter dans un pot qu'il gardera ensuite chez lui et soignera jusqu'à ce qu'elle germe et se développe. On peut aussi apporter des épis de blé à battre afin que les enfants en recueillent eux-mêmes les grains. Et clôturer par un goûter avec des fruits de saison et du jus de raisin et de pomme. Et bien sûr, de retour à la maison, garnir la table des saisons, recouverte de sa nappe rouge, de ce qu'on a rapporté de la sortie dans la nature.

Le symbolisme des semailles et de la graine

La fête des semailles, qui avait lieu dans la Grèce antique au début de l'automne, était associée au mythe qui raconte l'enlèvement de Perséphone, la fille de la déesse Déméter, par le dieu des Enfers, Hadès, qui n'accepta de la rendre à sa mère que pendant la moitié de l'année, le printemps et l'été. Déméter est la déesse de la Terre nourricière qui préside à l'agriculture. La jeune Perséphone, sa fille, symbolise, pendant son séjour dans le monde souterrain, la graine qu'on enfouit dans la terre. Elle en reviendra au printemps pour donner naissance à une plante nouvelle. Comme chaque année, Perséphone revient sur terre pour vivre près de sa mère jusqu'à l'automne suivant, après la récolte (2).

La graine est une promesse, riche de tout le potentiel de la plante. Mais ce dernier ne peut s'actualiser et s'épanouir que si la graine est mise en terre. Elle est ainsi liée au cycle de la vie et de la mort, inséparables jumelles qui s'entre-nourrissent mutuellement et naissent l'une de l'autre ; exemple par excellence des opposés/complémentaires, source d'absurdité et de désespoir si on les oppose, source d'une Vie qui les dépasse l'une et l'autre lorsqu'on les marie. La graine symbolise le périple initiatique, passage par une mort symbolique pour renaître à un palier de conscience supérieur, irréversible.



Dans beaucoup de mythologies, ce sont les dieux qui ont donné le blé aux hommes et leur ont appris à le cultiver et à en faire du pain. C'est Déméter (3) chez les anciens Grecs. Isis et Osiris chez les anciens Égyptiens...

Le symbolisme du blé et du pain

On peut aussi imaginer une fête de l'automne autour du blé et de la fabrication de pain. En partant du grain qu'on plante et qui donnera naissance à un épi qui sera mûr en été. Car il suffit d'un grain de blé pour donner naissance à un épi, c'est-à-dire à un grand nombre de grains. Le blé transformé en pain est symbole de nourriture, celle de notre corps au sens propre, celle de notre âme au sens figuré. Le pain figure l'alchimie de la transmutation : il faut



que le grain soit enterré, qu'après des mois passés sous terre dans l'obscurité, il soit ensuite coupé au moment la moisson, moulu pour en faire de la farine, pétri, cuit, mâché, digéré, assimilé enfin, sans qu'aucune de ces étapes soit négligée, pour qu'il nourrisse et profite à qui l'a mangé. Le blé alors, par un prodigieux et stupéfiant saut qualitatif, échappe au règne végétal, pour devenir chair dans le règne animal ou humain. Ce même processus est celui que chacun d'entre nous est appelé à vivre. Chacune de nos expériences, aussi minime soit-elle, est à l'image du grain de blé. Occasion d'enseignement et source de conscience accrue, si nous savons en tirer la substantifique moelle ou, pour utiliser une image plus appropriée, la *fleur* de farine (celle qui est moulue le plus fin). Devenue partie intégrante de nous-mêmes, elle est passée de la sphère de l'avoir ou du paraître à celle de l'être et nul ne peut plus nous l'ôter. Comme le pain, elle nous fait grandir et, nous faisant gravir l'échelle de la conscience, nous achemine vers le divin. Manger du pain est un acte hautement symbolique qui, si nous savons l'associer à tout ce dont il est porteur, nourrit les liens qui nous relient à nous-mêmes, aux autres, à la Nature.

Hymne à la Terre-Mère

Nous vous proposons, pour terminer, cet hymne amérindien à la Terre-Mère (4) :

« Le moindre recoin de cette terre est sacré... Chaque aiguille de pin luisante, chaque grève sablonneuse, chaque écharpe de brume dans le bois noir, chaque clairière, le bourdonnement des insectes, tout cela est sacré.

Les fleurs parfumées sont nos sœurs, le cerf, le cheval, le grand aigle sont nos frères ; les crêtes des montagnes, les sucres des prairies, le corps chaud du poney, et l'homme lui-même appartiennent à la même famille. Les fleuves sont nos frères, ils étanchent notre soif. Les fleuves... nourrissent nos enfants... Vous devez vous souvenir que les fleuves sont nos frères et les vôtres, et l'enseigner à vos enfants, et vous devrez leur témoigner la bonté que vous auriez pour un frère...

Nous le savons : la terre n'appartient pas à l'homme, c'est l'homme qui appartient à la terre. Nous le savons : toutes choses sont liées comme le sang qui unit une même famille. Toutes choses sont liées. Tout ce qui arrive à la terre arrive aux fils de la terre. L'homme n'a pas tissé la toile de la vie. Il n'est qu'un fil du tissu. Tout ce qu'il fait à la toile, il le fait à lui-même.

Vous devez apprendre à vos enfants... que la terre est notre mère. Tout ce qui touche la terre touche les enfants de la terre. Quand les hommes crachent par terre, ils crachent sur eux-mêmes.

La terre est notre mère. Aimons cette terre comme le nouveau-né aime le battement du cœur de sa mère... »

(1) Rappelons que, autour du 1^{er} novembre, alors que la nature s'enfonce dans l'obscurité de la saison froide, les Celtes célébraient la fête de Samain, le Nouvel An celtique qui comporte 3 temps : la mémoire des héros et la fête des Morts qui clôturent des réjouissances populaires. La fête de Samain correspond à la Toussaint dans le monde chrétien

(2) Voir un court récit de ce mythe dans l'article *C'est quoi la mythologie ?*, paru dans la revue *Acropolis* N° 312, nov. 2019

(3) Chez les Romains, Cérès, d'où les *céréales* tiennent leur nom

(4) Extrait de la déclaration du chef indien Seattle, des Duwamish, prononcée en 1855 devant l'assemblée des tributs à Port Elliott, aujourd'hui Seattle, États-Unis. À l'intention de Franklin Pierce, Président des États-Unis d'Amérique, après la demande des blancs d'acheter leur terre

Philosophie

Et si l'avenir dépendait de notre imagination ?

par Philippe GUITTON

Et si l'avenir dépendait de notre capacité à raconter des histoires qui nous enthousiasment tout en incarnant déjà des projets de transition ? Le dernier livre de Rob Hopkins (1) nous y invite.



Il existe une puissante attraction du futur lorsqu'il nous est donné à voir par l'intermédiaire de l'art visuel, de la parole ou du chant poétique. D'un autre côté, notre raison réclame des preuves ; elle a peur de perdre ses repères, ses acquis et d'en souffrir. Paradoxalement, dans notre période historique, nous avons besoin de voir, toucher, vivre et imaginer simultanément. Nous avons besoin de constater que des forces sont déjà présentes et en œuvre, ici et maintenant, pour nous donner un avant-goût du futur et libérer nos imaginations.

Le mythe, outil de l'imaginaire

Une dialectique existe entre un futur puissant, beau et attirant et de petites actions visibles et incontestables. La raison constate que c'est possible et l'imaginaire amplifie ce que la raison a constaté ; par analogie, l'imaginaire applique les petits changements à toutes les facettes de la culture, de l'art, de la science, de la religion et de la politique. Cette harmonie des contraires ou tension entre raison et imagination construit un chemin, un pont, une transition entre notre monde actuel et celui de demain.

Dans la tradition laissée par les civilisations passées et en particulier la Grèce, le mythe est l'instrument privilégié de l'imaginaire et chaque homme ressentait, grâce à son éducation, son propre pouvoir de le réactualiser. Le mythe était présent dans son histoire sous forme de tragédies, drames ou comédies.

La peur du futur est une maladie récente née d'une panne ou d'un assèchement de l'imaginaire et du constat du résultat délétère des idéologies. Le futur nous panique et le passé reste muet, mort et inutile. Platon, en son temps, avait fait son œuvre en réactualisant les anciens mythes grecs. Redéclencher aujourd'hui le pouvoir de l'imaginaire est ce que propose Rob Hopkins, l'auteur du *Manuel de Transition*. Il publie fin 2019 un nouveau livre *Et si... on libérait notre imagination pour créer le futur que nous voulons ?* Né en 1968 à Londres, Rob Hopkins est un enseignant en permaculture initiateur en 2005 du mouvement des Villes en Transition.

Son génie est de conter, donner à voir, faire connaître, encourager, faciliter et donner des ailes à des dizaines de milliers d'individus à travers le monde qui osent chaque jour construire des déviances, des alternatives écologiques difficiles et joyeuses. Il nous engage à utiliser la puissance du « et si ». Et si on redonnait vie et place à l'initiative citoyenne ? Avant que le doute et l'impossible nous terrassent, que la panique nous prenne, nous voyons des exemples imparfaits, mais réels donnant vie et force à notre imagination.

Quel bonheur de récupérer notre plus grand pouvoir humain ! Oser rêver, en étant conscient de la réalité, donne le pouvoir de faire, d'écrire l'histoire, de déjouer les scénarios sans perdre notre cœur, notre bonté, notre amour de la vie et de l'autre.



Ne plus se satisfaire de critiques

Ce livre de Rob Hopkins est un condensé de mythes réactualisés qu'il nous donne à voir, à travers la parole libérée d'une raison castratrice, limitante, découpant le réel en partie fragmentée. La raison reprend sa juste place et nous aide à constater de manière pragmatique le terrain que nous allons transformer. En effet, notre temps ne peut plus se satisfaire de critiques. Il devient indécent de comploter ou de se nourrir seulement de collapsologie.

Le choix proposé par la philosophie de la transition est de réveiller le potentiel de chacun dans un réseau humain respectueux et relié, partageant une vision du futur commune. Le moyen employé est l'imagination. Le constat de la situation, l'incertitude, l'ambiguïté nécessitent une foi en l'homme et en l'avenir, une spiritualité active ne fuyant pas le réel. L'imagination créatrice et transformatrice commence par un changement de regard, par le fait de voir les choses autrement, à l'école, dans l'espace public, privé, en entreprise, dans le monde politique. Tout antagonisme, tout problème possède par définition une force de retournement, une bifurcation créatrice donnant potentiellement naissance à un nouveau courant de vie.

Le « et si » libère les puissances de l'imagination et celle-ci se vérifie dans la vie réelle à l'échelle locale, associative, communale, dans un pays ou un autre. Et si les journalistes reprenaient leur rôle de témoigner et de reconstituer une image globale et cohérente d'un monde en transition ? Et si la mission du chroniqueur était de nous chanter les exploits des héros du quotidien ? Et si la première chose à entretenir et éveiller chez l'enfant puis l'adulte était son pouvoir d'imagination ?



(1) *Et si... on libérerait notre imagination pour créer le futur que nous voulons ?* Rob Hopkins, préface de Cyril Dion, Actes Sud, juin 2020

Villes, villages, rues en Transition, l'ambition d'une alternative urbaine



Le mouvement de Transition est né en Grande-Bretagne en 2006 dans la petite ville de Totnes. L'enseignant en permaculture Rob Hopkins avait créé le modèle de Transition avec ses étudiants dans la ville de Kinsale en Irlande un an auparavant. Il y a aujourd'hui plus de 2 000 initiatives de Transition dans le monde, en 50 pays, dont 150 en France, réunies dans le Réseau International de la Transition. Il s'agit d'inciter les citoyens d'un territoire (bourg, quartier d'une ville, village), à prendre conscience, d'une part, des profondes conséquences que vont avoir sur nos vies la convergence du pic du pétrole et du changement du climat et, d'autre part, de la nécessité de s'y préparer concrètement. Imaginer le futur pour le construire.

Lors de la création du mouvement, les « transitionneurs » avaient cette maxime : « si nous attendons le gouvernement, il sera trop tard ;

si nous agissons individuellement, ce sera trop peu ; mais si nous agissons ensemble, nous pourrions être dans les temps. »

Il s'agit de mettre en place des solutions fondées sur une vision positive de l'avenir et qui visent à réduire fortement la consommation d'énergie d'origine fossile et nos émissions de carbone ; renforcer la résilience de nos territoires, leur capacité à absorber les chocs à venir, par une relocalisation de l'économie (alimentation, énergies) ; renforcer les liens, les solidarités et la coopération entre l'ensemble des acteurs du territoire ; acquérir les compétences qui deviendront nécessaires au renforcement de notre autonomie.

Dès lors, chaque groupe local de Transition trouve par lui-même les solutions qui lui conviennent en fonction de ses ressources et de ses enjeux. Il n'y a pas de réponse toute faite. Le modèle de Transition offre un cadre de travail participatif. Une initiative de Transition a comme objectifs de mettre en place des actions concrètes : achats locaux et collectifs, jardins partagés, monnaie locale, Incroyables Comestibles, Repair Cafés, recycleries, fêtes, conférences ; soutenir et valoriser les réalisations portées par d'autres (associations, Agenda 21, entreprises...) ; encourager et favoriser la convergence entre les initiatives citoyennes et entre ces initiatives et les actions des pouvoirs publics sur les territoires.

La démarche des initiatives de Transition est résumée dans le *Manuel de Transition* (1) qui a fait connaître Rob Hopkins partout dans le monde. Des histoires de gens ordinaires qui font des choses extraordinaires ont été collectées. Des petits territoires et des communautés locales impriment leur propre monnaie, produisent de plus en plus leur nourriture et leur énergie, relocalisent leur économie... Une idée qui se propage à grande vitesse, une expérimentation sociale imaginative et réaliste qui propose des réponses et des solutions en ces temps d'incertitude.

(1) *Manuel de Transition, de la dépendance au pétrole à la résilience locale*, Rob Hopkins, Éditions Écosociété, 2010, Montréal

Vient de paraître

Hors-série imprimé de la revue Acropolis



Le monde d'après, effondrement ou renaissance ?

par collectif

Éditions Nouvelle Acropole, 2019, 78 pages, 8 €

En 1972 le rapport Meadows modélisa les perspectives de croissance exponentielle avec les risques encourus d'instabilité et d'effondrement. En 2015, Pablo Servigne et Raphaël Stephens confirmèrent cette théorie à travers leurs ouvrages sur la collapsologie. Fin 2019, une pandémie du coronavirus COVID-19 apparut engendrant une crise sanitaire, économique et sociale mondiale dont on ignore l'étendue et les conséquences dans les années à venir. Un arrêt sur image sur le monde d'avant et des doutes et incertitudes sur le monde d'après. Nous sommes entrés dans un monde VICA (volatile, incertain, complexe et ambigu). Assistons-nous à la fin du monde ou à la fin d'un monde ? Comment sera le monde de demain ? Si nous voulons un monde différent, nous devons procéder à des changements individuels et collectifs. Ce dixième numéro annuel du hors-série imprimé de la revue Acropolis propose des thèmes de réflexion pour redonner espoir à tous ceux qui se sentent impuissants et démunis face à la situation actuelle, et stimuler l'envie et l'enthousiasme de tous ceux qui veulent agir dans et pour le monde de demain.

Numéro à se procurer dans les centres de Nouvelle Acropole (adresses sur www.nouvelle-acropole.fr)



Se libérer du patriarcats

Le mythe de la Genèse revisité

par Marie-Odile BRETHES et Catherine VALLÉE

Éditions Oriane, 2015, 240 pages, 22 €

Un ouvrage passionnant qui nous parle malgré les connaissances ésotériques que les deux auteures possèdent et mettent à notre portée pour décrire ce qu'a vécu l'humanité depuis sa création et ce que nous vivons encore, hommes et femmes, avec le challenge de partir à la quête de notre conscience pour acquérir la plénitude par le développement de nos capacités créatrices. Les auteures ont fondé l'École Plénitude d'Art-Thérapie Évolutive où elles enseignent une psychologie transpersonnelle et développent une pensée philosophique intuitive.

Philosophie

Réponse à Luc Ferry : la folie du spinozisme

par Fabien AMOUREUX

Selon le philosophe Spinoza, tout serait inscrit dans le plan de Dieu, tout serait déterminé sans la moindre liberté possible. Qu'en est-il exactement ? Luc Ferry fait le point sur le sujet dans un article paru dans Le Figaro.



Le 5 mars 2020, *Le Figaro* a publié un article de Luc Ferry sur le déterminisme de Spinoza (1). Il en fait la critique en prenant l'exemple d'un film. Le spectateur qui le verrait pour la première fois pourrait avoir l'illusion que les personnages sont libres, que leurs choix font bifurquer l'intrigue à chaque instant. Mais il ne faut pas être dupe : le scénariste et le metteur en scène ont tout prévu depuis le début et il n'est pas de bifurcation possible. Ainsi en serait-il du monde selon Spinoza : nous éprouvons des émotions de haine et de colère parce que nous croyons que les choses peuvent être autres qu'elles sont, mais en réalité, tout est inscrit dans le plan de Dieu, tout est déterminé sans la moindre liberté possible.

La liberté : une illusion ?

Le déterminisme de Spinoza est l'un des plus radicaux qui soient, c'est une évidence. Néanmoins, la critique qu'en fait Luc Ferry est tellement simpliste qu'elle ne permet pas de creuser la question. En finissant son article de cette façon : « Je n'ai jamais compris comment un adulte intelligent pouvait adhérer à ces fables plus de trois minutes », Luc Ferry cède à un penchant habituel chez lui : le désir de satisfaire un large public en vulgarisant à outrance une pensée complexe. Il y a quelques années, l'un de ses exposés sur Nietzsche avait provoqué chez moi la même réaction : il ridiculisait l'idée nietzschéenne d'*amor fati* – l'amour inconditionnel de son destin – en prenant l'exemple d'un déporté à Auschwitz... ce en quoi on serait tenté de dire : « mais oui bien sûr, c'est idiot ! » Le même sort est réservé à Spinoza avec son célèbre déterminisme.

Ne pas céder aux interprétations simplistes

Essayons maintenant de sortir des clichés. Qu'on soit ou non d'accord avec une idée philosophique n'empêche pas de la questionner honnêtement pour en tirer le meilleur enseignement possible. Cela est certainement possible, avec une idée en apparence aussi radicale que celle du déterminisme de Spinoza, quand on sait que ce dernier a fait preuve toute sa vie, à son propre péril, d'un incroyable militantisme politique. Si tout est écrit d'avance, si on ne peut rien changer à la trame des événements, comment se fait-il que Spinoza ait défendu avec passion les valeurs républicaines dans un siècle miné par l'intolérance et l'obscurantisme ? – Son déterminisme n'est certainement pas le déterminisme caricatural que semble pointer du doigt Luc Ferry.

Comprendre le sens profond de la liberté

Spinoza est souvent considéré comme le père de la modernité politique : il a défendu la démocratie, la laïcité, l'égalité devant la loi, la liberté de croyance et d'opinion. On comprend dès lors que le déterminisme sur lequel il insiste tant ne peut se résumer à une sorte de détachement passif devant une succession d'événements inéluctables. À mon sens, Spinoza est un philosophe qui permet de penser en profondeur la liberté. Comme il l'explique dans l'*Éthique*, l'homme vulgaire croit qu'il est libre dans la mesure où il lui est permis d'obéir à l'appétit sensuel. Spinoza rejoint en cela la longue tradition philosophique qui incite les hommes à se placer au-dessus de leurs passions au nom d'une plus haute finalité. Mais contrairement à un philosophe comme Descartes qui conçoit une liberté absolue de l'homme en son for intérieur, Spinoza, de façon beaucoup



plus modeste, rappelle que l'homme n'est pas « un empire dans un empire ». La volonté ne peut être appelée « cause libre », mais seulement « cause contrainte ». En clair, la liberté véritable n'est pas le libre arbitre cartésien, tout-puissant en son royaume, mais une voie de l'autonomie, c'est-à-dire la capacité à suivre sa propre loi, sa propre nécessité intérieure.

Le déterminisme ne nous prive pas de notre pouvoir

La liberté de Spinoza n'est pas une liberté « ex nihilo », mais un jeu subtil d'éclairages par lequel la conscience de l'homme fait la lumière sur telle ou telle impulsion interne pour en favoriser l'expression. Certaines impulsions sont de l'ordre de la « cause adéquate » et sont dites actives, car reposant sur une connaissance claire et distincte des choses, tandis que d'autres sont de l'ordre de la « cause inadéquate » et sont dites passives, car issues de perceptions incomplètes et confuses comme celles que déforment nos désirs. À aucun moment le philosophe ne dit qu'il n'y a rien à faire contre la succession inéluctable des événements. Dans l'*Éthique*, il affirme : « Aussi longtemps que nous ne sommes pas dominés par des affections qui sont contraires à notre nature, nous avons le pouvoir d'ordonner et d'enchaîner les affections du corps suivant un ordre valable pour l'entendement. » Ce mot qu'il utilise : « Nous avons le *pouvoir* » marque bien cette subtile contradiction – toujours féconde en philosophie – au sein de son déterminisme.

Il dit en outre qu'il est « nécessaire de connaître la puissance et l'impuissance de notre nature, afin de déterminer ce que peut et ne peut pas la raison pour le gouvernement des affections. » Voilà, il me semble, l'enseignement le plus intéressant que l'on peut tirer du déterminisme de Spinoza.

Le pouvoir de la raison

La raison en l'homme n'est pas un souverain tout-puissant qui tiendrait lui-même les rênes de nos vies. « Le désir, nous dit Spinoza, est l'essence même de l'homme en tant qu'elle est conçue comme déterminée. » Notre seul « pouvoir », si l'on peut dire, c'est de braquer le projecteur de notre raison sur tel ou tel objet de nos sens internes ou externes pour favoriser l'expression de tel ou tel affect. Et c'est cet affect qui nous mettra en mouvement, qui changera le cours des choses. Ainsi, pour Spinoza, il ne s'agit jamais d'anéantir le désir, mais de l'orienter correctement. Il ajoute par ailleurs que « une affection ne peut être réduite ni ôtée sinon par une affection contraire, et plus forte que l'affection à réduire. » En clair, on ne réduit pas la tristesse en se raisonnant, mais en faisant naître en soi la joie, on ne réduit pas la haine par une suite d'arguments logiques, mais en faisant naître en soi l'amour.



Pratiquer la vertu

C'est parce qu'il a soumis l'homme, Dieu et l'univers tout entier à une stricte nécessité, que Spinoza nous aide, mieux qu'aucun autre philosophe, à voir précisément le « point pivot » à l'intérieur de nous-mêmes sur lequel joue notre liberté. La marche à suivre pour gagner en liberté n'est guère différente de celle préconisée par les philosophes depuis la plus haute Antiquité : il s'agit de pratiquer la vertu. Toutefois, la vertu, sous sa plume, n'apparaît plus comme un renoncement, une privation comme l'affectionnaient les religions de son temps, mais une véritable « puissance de l'esprit ». La tempérance, la sobriété et la chasteté, quand elles sont pratiquées avec discernement, ne nous entravent pas. Au contraire, elles nous révèlent à nous-mêmes pour ce qui, en nous, est véritablement actif et libre. Actif, libre — et éternel.

Ce qui est déterminé par avance ne saurait être difficile

Spinoza conclut ainsi son *Éthique* : « Cela doit être ardu qui est trouvé si rarement. [...] Mais tout ce qui est beau est difficile autant que rare. » N'est-il pas étrange de considérer que certaines choses sont ardues quand tout, d'un bout à l'autre de la longue chaîne des êtres, de l'infiniment grand à l'infiniment petit, obéit à un strict déterminisme ? Nous sommes face à un paradoxe, subtil, palpitant, qu'il nous appartient de laisser mûrir en nous pour ne pas céder aux opinions simplificatrices. Spinoza n'abolit pas la liberté. Bien au contraire, il la rend à son puissant mystère. Certes, son style rationaliste et sa méthode géométrique peuvent induire en erreur. Pour en tirer les meilleurs enseignements, il convient donc de lire son œuvre avec un esprit honnête, dépouillé de préjugés.

(1) Articles parus dans *Le Figaro*

<https://www.lefigaro.fr/vox/societe/2018/03/07/31003-20180307ARTFIG00244-luc-ferry-le-spinozisme-sagesse-ou-folie.php>
<https://www.lefigaro.fr/vox/culture/luc-ferry-folie-du-spinozisme-20200304>

Les citations de l'*Éthique* de Spinoza sont tirées de l'édition G.F Flammarion, traduction de Charles Appuhn 1965

Hommage à

Geneviève de Paris, Dame de Paris, Dame de France

par Marie-Annick LOYER

Geneviève (vers 420 - 502), dont on célèbre en 2020 le 1600^e anniversaire de sa naissance, réunit plusieurs facettes d'une féminité accomplie. Elle est comme une étoile parmi les êtres humains dans un monde désorienté qu'est le V^e siècle après J.-C. Elle a conduit des actions très concrètes éclairées d'une grande vie intérieure. Elle a réuni les vertus de Mars et de Vénus pour jouer un rôle puissant toujours vivant aujourd'hui à Paris.



Le V^e siècle est une période d'effondrement de la civilisation gallo-romaine à l'image de ce que nous vivons aujourd'hui. Cette période est marquée par un affaiblissement moral après plusieurs invasions, dont celles des Huns, guerriers sanguinaires qui massacrent la population et détruisent les infrastructures qui ont fait l'apogée d'une douce et paisible civilisation. Beaucoup de villes ont été détruites. Un noyau d'individus maintient un équilibre fragile au nord de la Loire. Ils sont d'origines diverses, leur unité est inspirée par les valeurs de la paix qui ont inspiré les Gallo-Romains. L'époque est incertaine, avec un risque d'effondrement de cette société, structurée uniquement par le religieux (la religion catholique romaine – concile de Nicée). L'aristocratie gallo-romaine au pouvoir ne sait plus trouver la stratégie politique permettant un renouveau. Dans ce contexte, Lutèce est une toute petite cité réunissant des naufragés qui ont échappé au drame. La densité de la ville s'est accrue considérablement avec tous les Anciens apeurés qui gardent en mémoire les atrocités de l'invasion.

Geneviève, Dame magicienne

Née à Nanterre vers 420 selon les chroniques, elle est d'origine germanique et probablement franque. Son père, officier, a réalisé des victoires notables face aux invasions. Elle a reçu une éducation gallo-romaine très raffinée avec un attachement aux valeurs de la Rome antique (La *Pax romana*).

À 7 ans, elle prend conscience de sa vocation mystique grâce à la rencontre avec Germain d'Auxerre qui reconnaît en Geneviève, une grande maturité d'esprit et une grâce naturelle. Elle se dévoue déjà aux pauvres et rentre en méditation naturellement. Elle promet à Germain de se consacrer à une vie mystique. À 15 ans, elle prend le voile et fait le choix d'être dans le monde et de servir le peuple. À 20 ans, elle se consacre à la cité Lutèce, à l'image de la vestale romaine, gardienne du Feu sacré de la cité : symbole de la lumière protectrice du futur Paris, cœur de la France.

Geneviève, une vie contemplative

Geneviève pratique la *pietas* romaine (1) comme un état de disposition intérieure à la volonté divine, l'obéissance aux principes supérieurs. Elle a foi en un principe d'union et d'amour. Elle incarne la douceur et la bienveillance. Suite à une guérison miraculeuse, elle laisse donc dans la mémoire collective l'expérience d'une héroïne qui renaît de ses cendres.



Les témoins racontent qu'elle est entourée de douze compagnes spirituelles (ou vertus) : la foi, l'abstinence, la patience, la magnanimité, la simplicité, l'innocence, la concorde, la charité, l'obéissance, la chasteté, la vérité, la prudence. Elle réunit autour d'elle un cercle de femmes qui méditent avec elle.

Geneviève, une vie active et politique

Elle donne la force morale. Sa confiance est inébranlable. Sa devise est « Riche pour les pauvres, pauvre pour elle ». Elle donne l'exemple du dévouement auprès des plus humbles, des plus pauvres. Elle distribue des pièces d'or pour soutenir les artisans, les maçons, les tailleurs de pierre..., dans une époque économique difficile. Ayant hérité de terres, elle procure un travail digne aux paysans, ses amis. Elle nourrit Lutèce. Elle est membre du conseil municipal de la cité et connaît les officiers qui conduisent les batailles. Grâce à ses nombreuses connaissances, elle apporte un éclairage politique et véhicule avec elle sang-froid, patience, diplomatie et modération. Elle reconnaît que l'empire d'Occident risque de disparaître. Esprit réaliste et pragmatique, elle pressent que les Francs auront bientôt un destin national. Elle retrouve chez eux son caractère inébranlable et téméraire. Elle entretient des liens amicaux avec Mérovée, roi des Francs. Son fils, Childéric, la vénère parce qu'elle protège Lutèce et qu'elle donne des conseils avisés. Geneviève est une femme directe et décidée qui, avec ses yeux bleus, ses cheveux blonds et son teint pâle, ressemble à bien des femmes de sa tribu.

Geneviève possède un don de guérison. Elle accomplit des miracles sans vanité auprès des épileptiques, des dépressifs ... Sa réputation franchit les frontières.



Des expériences marquantes, des légendes dans le cœur des Parisiens

La vie de Geneviève a été marquée, entre autres, par trois grandes victoires : la victoire sur les Huns ; le siège de Lutèce par Clovis ; la construction de la Basilique Saint-Denis.

Dotée d'une grande stratégie politique, Geneviève a permis ainsi de sauvegarder Lutèce comme cité. Face aux Huns et Attila, la peur panique des Lutéciens crée un risque d'effondrement de la cité. Tous veulent s'enfuir. L'état d'esprit est celui de la démission. Geneviève s'oppose à l'évacuation de la ville malgré de vives critiques. Elle sait que les Huns se dirigent vers Orléans et donc que Lutèce ne risque rien. Geneviève et les femmes s'enferment dans un baptistère pour prier et méditer des journées entières. Elles redonnent espoir, foi et confiance aux hommes pour maintenir la cohésion de la cité. Comme Gandhi, Geneviève inspire par la méditation et la prière. Les Huns ont été vaincus à Orléans ! Lutèce est sauvée et Geneviève est portée en triomphe : elle est Dame de Paris.

476 marque la fin de l'Empire d'Occident. La Gaule tente de survivre. Geneviève incite les Francs à se convertir au christianisme par calcul politique : permettre l'unité autour de la foi catholique. Clovis convoite Lutèce. Son épouse, Clothilde est catholique et amie de Geneviève. Clovis conduit un siège contre Lutèce. Geneviève organise une flottille pour aller chercher du blé et nourrir les Lutéciens affamés. Les portes de Lutèce resteront fermées à Clovis tant qu'il ne se convertira pas au catholicisme. Ce dernier se convertit au christianisme après la bataille de Tolbiac. Geneviève ouvre alors les portes de Paris pour accueillir Clovis et Clothilde.

Geneviève donne l'élan à la construction de la Basilique Saint-Denis. Elle subventionne et dirige les travaux de cet édifice dédié à Denis, premier évêque de Lutèce. À la mort de Geneviève, Clovis l'inhumera dans un tombeau dans la Basilique. À noter que Clovis sera lui-même enterré à côté de Geneviève. La basilique Saint-Denis donnera une grandeur d'âme à la cité.

Aujourd'hui face au monde incertain dans lequel nous vivons, nous avons un grand besoin de retrouver l'esprit héroïque à l'instar d'hommes et de femmes de l'histoire comme Geneviève.

(1) Devoir ou dévotion aux dieux et à la famille et à la communauté et à l'État. Pour Cicéron c'est la vertu « qui nous exhorte à faire notre devoir envers notre pays ou nos parents ou d'autres relations de sang »

Source historique :

Chronique de la Vie de sainte Geneviève écrite 18 ans après sa mort (env. 520 – 530) à la demande de sainte Clotilde

Bibliographie

Sainte Geneviève, Joël Schmidt, Éditions Perrin, 2012, 198 pages

Geneviève de Paris, Max Gallo, Éditions XO, 2013, 151 pages

Sainte Geneviève, Janine Hourcade, Éditions Médiaspaul, 1998, 112 pages

Vient de paraître



La vulnérabilité ou la force oubliée

par Bertrand VERGELY

Éditions Le Passeur, 2020, 288 pages, 21,90 €

Associée le plus souvent à la faiblesse, la vulnérabilité s'oppose à la force et à la performance qui sont souvent mises en avant dans notre société. L'auteur démontre qu'il est nécessaire de sortir de l'opposition fort / faible pour contacter la vulnérabilité, capacité à être blessé et à retirer ses protections pour rencontrer l'autre. La vulnérabilité serait donc une force créatrice permettant une vie sociale. Par un philosophe auteur de nombreux ouvrages de philosophie.

Un article sera consacré à Bertrand VERGELY dans l'un des prochains numéros de la revue.

Sciences

Découverte d'un nouveau site maya Un travail communautaire de réalisation

par Michèle MORIZE

Un complexe maya gigantesque a été découvert en juin 2020 dans le sud-est du Mexique. Dénommé « Aguada Fenix » il a eu l'honneur de la presse internationale, dont la Revue Nature, qui en a publié des images saisissantes.



Les dimensions du complexe sont impressionnantes : 1400 m de long, 400 m de large, et 9 chaussées qui rayonnent autour de lui. Il repose sur un plateau artificiel qui surplombe la plaine environnante de 10 à 15 mètres et daterait de plus de mille ans avant notre ère. Il se trouve être ainsi la plus ancienne structure mise à jour de la civilisation maya.

D'après l'archéologue Takeshi Inomata de l'Université d'Arizona, le volume total du complexe et de ses plateformes dépasserait celui de la pyramide de Gizeh.

Il y a trois ans une équipe internationale de chercheurs a survolé la forêt tropicale du Guatemala et utilisé la technologie Lidar (Light Detection and Ranging) qui scanne avec un laser les plans de surface et permet de détecter les structures cachées dans la végétation. La cartographie lidar a l'énorme avantage de repérer des différences de hauteur de quelques centimètres et de les enregistrer.

Les sites mayas

À l'apogée de la culture maya, d'environ 1000 av. J.-C. jusqu'au IX^e siècle apr. J.-C., la zone de peuplement s'étendait bien au-delà des anciens centres cérémoniels, qui ont été restaurés aujourd'hui. Tandis que les élites de la société hiérarchisée rivalisaient dans les centres, les gens ordinaires vivaient ici.

Dans le site *Aguada Fenix* les structures ne sont pas d'une architecture monumentale. Il s'agit essentiellement de petits bâtiments résidentiels et de plateformes en argile sur lesquelles se trouvaient les maisons des gens du peuple, on y trouve aussi des sentiers dont le plus long mesure 6,3 km, des systèmes d'irrigation, des réservoirs, des terrasses agricoles, des canaux et des murs défensifs.



« Nous sommes profondément impressionnés par les informations que le processus lidar nous donne sur la façon dont les gens s'installent, la complexité de la société et la vie quotidienne des simples agriculteurs », déclare Nicolai Grube de l'Université de Bonn, qui se réfère également aux travaux d'Arlen et Diane Chase. Ces derniers ont travaillé pendant de nombreuses années dans la ville maya de Caracol au Belize et publié une étude de la région en 2011.



La construction de la plateforme et des autres structures s'est faite en plusieurs phases et a duré environ 200 ans. Les masses de terre déplacées ont été considérables : environ 4 millions de mètres cubes, nécessitant plus de 10 millions de journées de travail. L'horizontalité des plateformes qui caractérise *Aguada Fenix* (contrairement aux pyramides plus tardives) serait liée à l'influence de la culture olmèque primitive sur le golfe du Mexique. Bien que le site présente certaines similitudes avec l'ancien centre cérémoniel olmèque de San Lorenzo à 400 km à l'Ouest, la communauté d'*Aguada Fenix* n'avait probablement pas d'inégalité sociale marquée comparable à celle de San Lorenzo.

Aguada Fenix et d'autres complexes cérémoniels de la même période suggèrent l'importance du travail communautaire dans le développement initial de la civilisation maya.

Lire sur internet

https://www.lemonde.fr/sciences/article/2020/06/03/le-plus-ancien-et-vaste-site-maya-decouvert-au-mexique-grace-a-des-impulsions-laser_6041657_1650684.html

<https://www.lefigaro.fr/sciences/au-mexique-l-extraordinaire-decouverte-d-un-gigantesque-site-maya-20200608>

<https://www.nationalgeographic.fr/histoire/2020/06/mexique-decouverte-dun-complexe-maya-vieux-de-plus-de-3-000-ans>

<https://www.youtube.com/watch?v=48p4ibQtPoo>

La civilisation maya

Les Mayas sont à l'origine d'une brillante civilisation précolombienne d'Amérique centrale dont les territoires s'étendaient au nord, dans la péninsule du Yucatán, au centre de l'État du Tabasco au Honduras et au sud incluant l'État du Tabasco (Mexique) au Honduras et les hautes terres du Guatemala et du Chiapas, ainsi que la côte pacifique du Guatemala.

Le mot *maya* signifie « maïs », céréale qui tient une place primordiale dans les mythologies précolombiennes et dans la vie quotidienne des Mayas. Ils se sont désignés eux-mêmes « hommes du maïs ».

Réputée pour son architecture grandiose (pyramides à degrés), une connaissance profonde de l'astronomie (calendrier solaire de 365 jours) et des mathématiques (en base 20 et utilisant le zéro) ainsi que des inscriptions hiéroglyphiques, la culture maya s'est étendue sur une période allant de 1500 av. J.-C. à 1687. Elle atteignit son apogée entre 750 et 950 et ensuite déclina. Les Mayas abandonnèrent leurs centres urbains autrefois très peuplés, et leurs imposants édifices tombèrent en ruine. La disparition de la civilisation maya en deux siècles reste une énigme pour les archéologues. Différents facteurs sont invoqués : appauvrissement des sols, dérèglement climatique amplifié par la déforestation système politique archaïque, guerres intestines, invasions étrangères...





La Terre inhabitable

Vivre avec 4°C de plus

par David WALLACE-WELLS

Traduit de l'anglais par Cécile LECLERC

Éditions Robert Laffont, 2019, 394 pages, 21 €

L'auteur, chercheur à la New America Foundation et rédacteur en chef adjoint au New York magazine brosse un tableau terrifiant, mais réaliste de ce qui se passera sur Terre si la température augmente de 4°C : Pénuries alimentaires, sécheresses, inondations... deux fois plus importantes qu'avec une augmentation de 1,5 °C, situation que nous vivons actuellement.

Quelles seront les conséquences politiques, économiques, technologiques sur l'humanité ? Il est important de réagir d'abord politiquement, mais en optant pour une révolution radicale. Un appel à l'action que personne ne peut négliger sinon la Terre pourrait devenir inhabitable d'ici la fin du siècle.



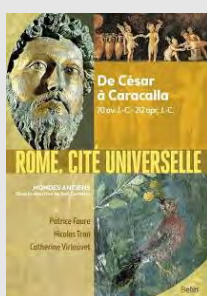
Toutes ces idées qui nous gâchent la vie

Alimentation, climat, santé, progrès, écologie

par Sylvie BRUNEL

Éditions JC Lattès, 2019, 258 pages, 18,90 €

Les discours actuels, portés par les « collapsologues », annonçant l'effondrement, engendrent des peurs basées sur des prédictions alarmistes sur « tout ce qui gâche notre vie », notre alimentation, nos modes de vie, climat, la survie des espèces... L'auteur, journaliste, géographe, écrivain et spécialiste des questions humanitaires de développement durable et d'agriculture, estime que beaucoup de ces discours sont appuyés sur des données de trop court terme pour être incontestables. Elle affirme qu'à défaut de communiquer régulièrement sur ce qui va bien ou mieux, le débat est unilatéral et oscille entre information et manipulation. Nous avons toutes les solutions pour vivre dans le futur ensemble et en paix. Ne serait-il pas le temps de remettre de la sérénité dans nos vies ?



Rome, cité universelle

De César à Caracalla (70 av. J.-C. – 212 ap. J.-C.)

par Patricia FAURE, Nicolas TRAN, Catherine VIRLOUVET

Éditions Belin, 2018, 880 pages, 49 €

Ce livre fait partie d'une collection *Mondes anciens* sous la direction de Joël CORNETTE, qui explore les mondes de l'Histoire ancienne. L'ouvrage commence l'histoire de Rome en 70 av. J.-C., car ce fut le moment où un grand nombre de citoyens devinrent romains (notamment l'Italie péninsulaire). La citoyenneté romaine, accordée aux conquêtes de Rome lui permit de vivre une expansion importante, œuvre collective des soldats romains et de leurs chefs. Garants d'une domination qui se prétendait universelle, et qui avait pour siège la plus grande ville de l'Antiquité, les princes adaptèrent la Cité au gouvernement du monde et l'Empire romain inspira plus tard beaucoup d'autres dans leur façon de gouverner. Nombreuses illustrations et cartes agrémentent la lecture du livre.



Un été avec Pascal

par Antoine COMPAGNON

Éditions Équateurs Parallèles, 2020, 240 pages, 14 €

Dans la collection *Un été avec...* voici le dernier né *Un été avec Pascal*. L'auteur nous propose de redécouvrir le mathématicien, le physicien, le philosophe et le théologien, célèbre pour ses images : *Le roseau pensant*, *Les deux infinis* ou *Le nez de Cléopâtre*, mais également pour ses citations *Le silence de ces espaces infinis m'effraie* ; *Qui veut faire l'ange fait la bête* ; *Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît point* ou encore pour ses thèmes provocants et modernes pour l'époque : la liberté de l'esprit, l'homme, la société, l'univers, le pouvoir, la foi, l'angoisse, la mort, le jeu...



Femmes savantes

De Marguerite de Navarre à Jacqueline de Romilly

par collectif

Sous la direction de Laure de CHANTAL

Éditions Les Belles Lettres, 2020, 392 pages, 22,50 €

« Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes, qu'une femme étudie et sache tant de choses » a écrit Molière. Du XVII^e siècle à nos jours, les préjugés sur la femme savante s'accrochent et comme le dit Laure de Chantal « Une femme savante a toujours quelque part quelque chose à se faire pardonner, elle demeure une entité et une identité étranges, un précipité surréaliste. [...] Une femme savante en soi n'est pas honnête soit n'est pas une vraie femme, elle est toujours vue comme un tantinet masculine ».

Ce livre offre la possibilité à douze femmes que leur condition a eu tendance à pousser dans l'ombre, à venir au-devant de la scène, de la Renaissance à nos jours, de Perrette Bade, d'Anne Dacier ou Catherine des Roches, à Juliette Ernst, Julie Favre, Marie Delcourt à Madame du Chatelet en passant par Marguerite Yourcenar et Jacqueline de Romilly.



Le loup et son mystère

Histoire d'une fascination

par Christophe LEVALOIS

Éditions Le Courrier du Livre, 2020, 200 pages, 18 €

L'homme exerce une véritable fascination pour le loup depuis la Préhistoire à travers mythes, légendes, rites, aventures extraordinaires, mais également faits historiques, découvertes scientifiques et archéologiques. Comme le dit l'auteur, « La relation de l'homme avec le loup nous invite à revisiter notre relation avec la nature, la nôtre et celle qui nous entoure, avec l'animal et plus particulièrement avec l'animal sauvage, et sans doute, par-delà, encore d'autres interrogations, philosophiques, sur la civilisation sur la domestication et la liberté. Finalement le loup évoque en nous bien des questions cruciales pour notre existence individuelle et collective. »

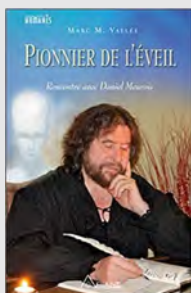


L'enfant émotionnel en nous

par Marie Lise LABONTÉ

Éditions Guy Trédaniel, 2020, 264 pages, 18 €

Recontacter son enfant émotionnel, l'apprivoiser, entretenir une relation bienveillante avec nous-mêmes et avec les autres est l'objet de ce livre. L'enfant émotionnel est la partie inconsciente de notre être qui nous maintient dans l'enfance, même si nous semblons fonctionner comme des adultes. Il est là en nous, il lance des cris, des appels, attend pour être reconnu dans la guérison, aidé dans la guérison de ses blessures. Libérer ce dernier et lui redonner son élan, c'est la clé d'un retour à soi, pour une maîtrise totale émotionnelle et affective.



Pionnier de l'éveil **Rencontre avec Daniel Meurois**

par Marc M. Vallée

Éditions Ariane, 2012, 205 pages, 20,90 €

Marc Vallée est le fondateur des éditions Ariane. Il nous fait découvrir Daniel Meurois qui est un mystique sans appartenance religieuse, cet homme dont l'incroyable accès aux Annales akashiques lui ont permis de nous dévoiler, dans ses nombreux ouvrages, la vie remarquable et l'intimité de la quête spirituelle de personnages historiques, comme le pharaon Akhenaton, François d'Assise, Maître Babaji, Jésus et les trois Maries, par exemple. Ses écrits sont de plus en plus orientés vers l'enseignement originel du Christ, de la vie de Jésus et des mondes multidimensionnels qui se révèlent en tant qu'outils essentiels à la transition en cours sur la Terre et dans le cœur de chacun.

À voir et écouter

Nouvelle Acropole Facebook/live pour voir ou revoir les Conférences

DÉCOUVRIR OU REDÉCOUVRIR DE GRANDS PHILOSOPHES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

<https://www.facebook.com/nouvelle.acropole.france/videos>

Prochainement

Les petites conférences philosophiques

Événement en ligne

Judi 19 novembre 2020

De 20h à 21h

À l'occasion de la Journée mondiale de la Philosophie

Organisé entre autres par Nouvelle Acropole France,

Nouvelle Acropole Bordeaux

Saisissons l'opportunité de philosopher à la maison !



VIDEOS SUR LA CHAÎNE : NOUVELLE ACROPOLE YOUTUBE

<https://www.youtube.com/user/NouvelleAcropoleFr/videos>

PODCAST SUR LA CHAÎNE : NOUVELLE ACROPOLE PODCAST

<http://nouvelle.acropole.france.buzzsprout.com>

Revue de l'association Nouvelle Acropole

Siège social : La Cour Pétral

D 941 – 28340 Boissy-lès-Perche

www.nouvelle-acropole.fr

Rédaction : 6 rue Véronèse – 75013 Paris

Tel : 01 42 50 08 40

<http://www.revue-acropolis.fr>

secretariat@revue-acropolis.com

Directeur de la publication : Fernand SCHWARZ

Rédactrice en chef : Marie-Agnès LAMBERT

Reproduction interdite sans autorisation.

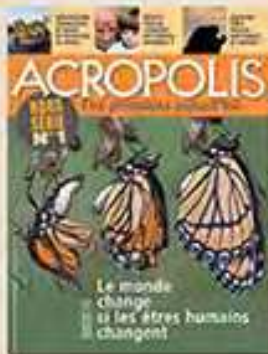
Tous droits réservés à FDNA – 2020 - ISSN 2116-6749

© Toute reproduction partielle ou intégrale des textes contenus dans cette revue, doit mentionner le nom de l'auteur, la source, et l'adresse du site : <http://www.revue-acropolis.fr>

Crédit photos : © Adobe Stock - © Nouvelle Acropole - © Fernand Schwarz



HORS-SÉRIES ANNUELS DE LA REVUE ACROPOLIS PARUS



Hors-série N°1

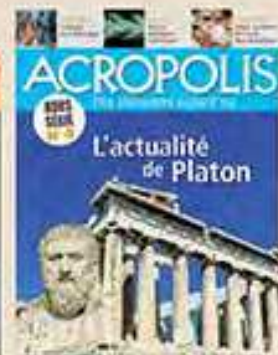
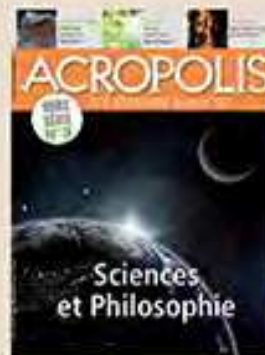
Le monde change si les êtres humains changent

Hors-série N°2

Socrate - l'actualité du dialogue

Hors-série N°3
Sciences et Philosophie

Hors-série N°4
L'actualité de Platon



Hors-série N°5

Voyage au cœur de la lumière
des mythes à la science

Hors-série N°6

Quelle spiritualité
pour ré-enchanter le monde ?

Hors-série N°7
Mourir et après ?

Hors-série N°8
Éduquer à la Transition

Hors-série N°9
Neurosciences et Sciences traditionnelles une rencontre fructueuse



ÉDITIONS NOUVELLE ACROPOLE

En vente dans le centre Nouvelle Acropole le plus proche de chez vous !



DÉJÀ PARUS : COLLECTION
 « Petites conférences philosophiques »
 Édité par la « Maison de la Philosophie » Prix : 8 euros



Retrouvez la revue Acropolis sur le site :

www.revue-acropolis.fr